

Les Cahiers des Dix



Aegidius Fauteux

Olivier Maurault, P.D., P.S.S., M.S.R.C.

Number 6, 1941

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1079376ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1079376ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Maurault, O. (1941). Aegidius Fauteux. *Les Cahiers des Dix*, (6), 9–18.
<https://doi.org/10.7202/1079376ar>



Aegidius Fauteux

8590

Par MGR OLIVIER MAURALT, P.D., P.S.S., M.S.R.C.

On a écrit naguère que Aegidius Fauteux ressemblait à Lytton Strachey « par l'acuité et l'ironie cruelle de ses observations critiques », à Léopold Delisle « pour sa compétence technique en bibliothéconomie . . . son érudition en tout ce qui concerne le livre ». On ajoutait: il sera notre « Fustel de Coulanges, le jour où, de sa plume précise, mordante, jamais sans quelque élégance, il élaborera un travail de critique et d'érudition historique assez étendu. »

Fauteux, qui n'avait pas de si hautes visées, aurait souri à ces jugements et n'y aurait pas cru. A nous, il est permis d'y souscrire, en regrettant que notre éminent ami n'ait pas eu le temps d'élaborer la synthèse, dont il était capable et qui eût été une oeuvre vraiment maîtresse.

Partout où Aegidius Fauteux occupait une place, sa mort a laissé un vide profond que le temps seul pourra combler. Il avait les qualités de coeur et d'esprit qui le rendaient très cher à ses proches et à ses amis, et précieux aux intellectuels de la ville et de tout le pays. Maintenant qu'il n'est plus là, il nous manque tous les jours . . .

Né du bon peuple de Montréal, il était résolûment resté de chez nous, et quand il eut atteint le premier rang de ceux qui, parmi nous, pensent et écrivent, il n'eut pas pour autant la moindre prétention. Aussi son commerce était-il facile et agréable. Fauteux était enjoué quand il le voulait. Historien avide de vérité, et de vérité précise, il n'était pas ennemi de l'imagination et de la plaisanterie. La manière dont il traita certains sujets des *Carnets d'un curieux* le prouve bien. Autre indice: les romans policiers le délassaient. Il aimait aussi rire autour d'une table joyeuse. La *Rosse qui détèle*, association philanthropique et choisie, l'avait dès longtemps enrôlé.

Peut-être sentait-il le besoin de s'évader de la réalité que l'histoire lui montrait sous des couleurs plutôt sombres.

Il ne se faisait pas, je crois, beaucoup d'illusions sur les hommes. Sa charité intellectuelle se manifestait parfois par le don d'une vérité dont certains se seraient volontiers passé . . . Il était franc: cela nous le rendait très cher; l'a-t-il été trop parfois? C'est possible. Mais dans la situation qu'il occupait, ce franc-parler lui était nécessaire.

Au surplus, il était pitoyable. Lui, si peu crédule en temps ordinaire, se laissait aisément convaincre par les quémandeurs qui savaient avec art lui exposer leur détresse. Bien des fois, il avouait s'être laissé duper . . . pour l'amour du Bon Dieu!

* * *

Le premier Fauteux établi au Canada venait de Normandie. Il s'appelait Pierre, était né en 1640 et avait reçu le baptême à Saint-Ouen, diocèse de Rouen. Le 29 mars 1679, par devant Me Rageot, il épousa Péronne (ou Périnne) Bulté, fille de Pierre et de Jeanne Charron. Ils eurent douze enfants qu'ils élevèrent à la Pointe-aux-Trembles de Québec. Lui mourut en 1714, elle en 1720.

Un siècle plus tard, un de leurs descendants, Jérémie, fils de Jean-Baptiste, naissait à Saint-Benoît, comté des Deux-Montagnes. De son second mariage avec Rosalie Proulx, de Saint-Eustache, le 2 mars 1840, il eut onze enfants, dont Hercule, né le 4 mars 1843, le père d'Aegidius Fauteux. Hercule épousa, à Saint-Martin de l'Île Jésus, le 23 janvier 1871, Exilda Dagenais. Aegidius naquit le 27 septembre 1876, à Sainte-Cunégonde de Montréal, où son père exerçait son métier de menuisier. Le fils garda toujours un grand respect du métier paternel. Il en parlait avec admiration, avec émotion même.

Il avait reçu au baptême le prénom d'Aegidius; ses deux frères se nommèrent Ethérius et Orméus. Comment ces noms en *us*, d'allure secrète et savante, avaient-ils pu pénétrer dans cette modeste famille d'ouvriers? On se demande si le père n'aurait pas tâté du cours

classique? Mais non, il paraît que c'est la mère qui dicta ce choix étrange: ce fut une sorte de prédestination aux études latines. Deux de leurs fils au moins entrèrent au collège.

Aegidius s'inscrivit au Petit Séminaire de Montréal, qui était tout voisin de Sainte-Cunégonde. Je ne sais s'il décrocha beaucoup de prix, mais je sais qu'il retint énormément de ses études classiques et que son esprit garda la marque souveraine de la vieille discipline gréco-latine.

Il fut de ceux qui étreignèrent le Séminaire de Philosophie au flanc de la montagne. Le reste de ses études, classiques, philosophiques, théologiques, se firent dans la grande maison grise de la rue Sherbrooke. Aegidius Fauteux, en effet, se prépara au sacerdoce et poussa ses études de théologie jusqu'à la licence inclusivement. C'est alors qu'il pratiqua M. Charles Lecoq, son supérieur: il devait un jour le louer dans quatre-vingts pages inoubliables.

Convaincu, après quatre ans de séjour au Séminaire, qu'il n'avait pas la vocation, il rentra dans le monde et se mit à l'étude du droit.

A l'encontre de certains séminaristes redevenus laïques, il ne fit jamais mystère de ses années consacrées à l'étude de la théologie; il s'en félicitait plutôt. Sa foi y avait gagné en solidité. Son attitude vis-à-vis de l'Eglise fut toujours filiale et son sens religieux conserva jusqu'à la fin une grande délicatesse. Maintes fois, cette double qualité d'âme se fit jour dans les appréciations qu'il portait sur les hommes et les choses. Sans doute il n'était pas porté vers les confréries et les ligueuses pieuses, mais il ne bronchait pas sur l'essentiel, — et sa pratique, à façon de 1900, était intangible. Ses lectures et ses études ne changèrent jamais rien à cela.

Et donc, il s'inscrivit à la Faculté de Droit de l'Université Laval de Montréal. Ses professeurs furent MM. Louis Jetté, Alphonse Ouhmet, Alexandre Lacoste, Charles de Lorimier, Michel Mathieu, Horace Archambault, Frédéric Monk, Eugène Lafontaine, Philippe Demers, Honoré Gervais, Rodolphe Lemieux, Narcisse Pérodeau, Philémon

Cousineau, personnages qui devaient tous un jour occuper, ou occupaient déjà, les plus hauts postes dans l'administration du pays, la politique et la magistrature. Reçu avocat et admis au Barreau de Montréal en 1903, il ne plaida jamais, mais se livra au journalisme. Encore étudiant, il avait fondé, en 1902, *Le Rappel*, organe de la jeunesse du parti conservateur. Il continua de l'éditer jusqu'en 1904. Peu de temps après, il devint correspondant parlementaire de *La Patrie* à Québec.

Quand les « Dix », obéissant à un sentiment de piété fraternelle, publieront des pages choisies de l'oeuvre d'Aegidius Fauteux, ils ne manqueront pas de recueillir certains articles du *Rappel*, où la précoce maturité de l'auteur et sa maîtrise de la langue apparaîtront avec éclat. Fauteux avait toujours été grand lecteur, déjà au Séminaire et déjà au Collège. Etudiant en droit, il avait été, trois années de suite, lauréat de composition française, au cours professé alors par M. de Labriolle et M. Laurentie.

Correspondant parlementaire à Québec, son talent et sa verve se donnèrent libre cours. Il fréquenta Olivar Asselin. C'est alors, sans doute, qu'il se lia aussi avec M. Thomas Chapais, pour qui il garda toujours du respect et de l'admiration, lesquels lui étaient d'ailleurs rendus par l'éminent historien et politique. Conservateur dans l'âme, Aegidius Fauteux ne fut pas doux pour M. Henri Bourassa et pour sir Lomer Gouin, ce qui ne l'empêcha pas de terminer, dit-on, bien des années plus tard, la biographie de ce dernier, entreprise et laissée en plan par un savant magistrat.

Les trois années qu'il passa à *La Presse*, de 1909 à 1912, en qualité de rédacteur en chef, furent non moins brillantes.

Mais cette vie de journaliste, telle que la comprirent alors certains journalistes, — parmi eux Aegidius Fauteux —, était fort agitée et de nature à ruiner et leur santé et leur talent. Fauteux eut le courage de se ressaisir.

En 1911, il épousait Mlle Antonia Chevrier. L'année suivante, on lui offrait le poste de bibliothécaire de la nouvelle bibliothèque

Saint-Sulpice, dont la construction commençait, rue Saint-Denis. En décembre 1912, il quitta *La Presse* malgré les efforts que l'on fit pour l'y retenir, et choisit la situation plus obscure de bibliothécaire, parce qu'elle répondait mieux à ses goûts profonds et à la nouvelle conception de la vie qu'il avait définitivement adoptée.

Désormais consacré au culte des livres et des archives, aux recherches littéraires et historiques, il se mit à l'oeuvre avec un entrain et une intelligence qui ne feront que croître avec les années et l'expérience. Inutile de dire que sa formation théologique et classique, sa mémoire prodigieuse, la connaissance des hommes qu'il avait acquise au cours de sa carrière de journaliste, le besoin qu'il avait de la vérité, lui furent précieux dans sa tâche nouvelle.

* * *

La Compagnie de Saint-Sulpice lui confiait la collection de livres logée depuis cinquante ans au Cabinet de Lecture paroissial, en face du Séminaire. Il s'agissait d'accroître cette collection et de la rendre capable de répondre aux besoins intellectuels de la ville grandissante. A cet effet, Aegidius Fauteux entreprit un premier voyage d'Europe. Il y séjourna de septembre 1913 à janvier 1914. A son retour la nouvelle bibliothèque n'était pas terminée, mais le bibliothécaire y travailla sans relâche. L'ameublement était à peine en place lorsque la salle des conférences et les salles de lecture s'ouvrirent au public, à l'automne de 1915. Du coup, pas loin de 100,000 volumes étaient mis à la disposition du public. Celui-ci recevait en même temps un autre don, qu'il apprécierait tous les jours davantage: le dévouement sans limite d'un bibliothécaire cultivé et savant.

Nous lui fûmes alors adjoint, en qualité de directeur de la bibliothèque, pendant trois ans. Notre collaboration fut fraternelle, et je n'eus, pour ma part, qu'à me louer des services de tout genre qu'il me rendit.

Aux vacances de 1923, il retourna en Europe dans l'intérêt de la bibliothèque. Mieux averti que la première fois, des besoins des

lecteurs et des chercheurs montréalais, il rapporta de ce voyage des ouvrages et des renseignements qui devaient faire avancer singulièrement les études historiques. Aux Archives Nationales de Paris et au Séminaire de Saint-Sulpice, il fit des trouvailles. Je ne donne comme exemple que les 60 volumes de notes de M. Faillon et les 18 volumes de 700 à 800 pages contenant les lettres canadiennes de M. Tronson, supérieur de Saint-Sulpice, à la fin du XVIIe siècle.

Les services que rendait au public la Bibliothèque Saint-Sulpice, — et les années heureuses qu'y avait passé Aegidius Fauteux —, furent interrompus d'une manière presque tragique. Depuis seize ans, le Séminaire maintenait la bibliothèque entièrement à ses frais. La « crise » l'obligea à faire des économies et à interrompre le service des livres. Pour conjurer ce désastre, un groupe d'« Amis de Saint-Sulpice » publia un manifeste, en mars 1931. Ce manifeste est de la plume du bibliothécaire. Rien n'y fit. Le Conseil de Ville ayant refusé son aide, la bibliothèque ferma ses portes.

Aegidius Fauteux n'était pas homme à continuer de jouir d'un traitement pour une sinécure. La situation de bibliothécaire de la Municipalité devenue libre sur les entrefaites, il s'y porta candidat et fut élu.

Il ne trouva pas à la Municipale les trésors qu'il avait dû laisser à Saint-Sulpice, mais il apporta à son nouveau poste le même dévouement et continua de travailler beaucoup pour les autres, trop peu pour lui-même. Nous avons dit et répété que sa charité intellectuelle était inépuisable. On le consultait de toute l'Amérique. Il ne se contentait pas d'une réponse succincte. Il renvoyait parfois à ses correspondants une telle somme de renseignements et de références que ceux-ci n'avaient qu'à les mettre en oeuvre et leur article ou leur livre était fait. Son temps était dilapidé par des tâches de ce genre, qu'il estimait évidemment faire partie de son devoir quotidien. Malgré tout, sur les instances de ses amis, il parvint à publier sous son nom bon nombre de volumes.

Son activité littéraire couvre exactement quarante ans. Du 14 avril 1900, où il publia dans *La Patrie* un conte de Pâques, qu'il jugea plus tard sévèrement, jusqu'à sa très remarquable étude du 5e *Cahier des Dix* sur le « Sieur de Courville », à l'automne de 1940, article loué avec ferveur par M. W. S. Wallace, son oeuvre écrite, — articles, éditions critiques d'ouvrages historiques, préfaces, brochures ou livres —, approchait de la centaine (non compris sa collaboration au *Rappel*, à *La Patrie* et à *La Presse*), en 1932, quand Mlle Germaine Laflamme fit sa bibliographie. Au cours des neuf années qui suivirent, sa production littéraire, loin de diminuer, s'est beaucoup accrue. En résumé, on lui doit six volumes, une dizaine d'éditions critiques d'ouvrages historiques, une demi-douzaine de bibliographies, y compris le catalogue de la Bibliothèque Saint-Sulpice, vingt-trois conférences ou études, publiées à part ou dans des recueils, une vingtaine de préfaces, une quinzaine d'articles parus dans *la Revue Canadienne*, *la Revue Trimestrielle*, *la Revue du Droit*, *Canadiana* et dans des revues américaines ou françaises, y compris — rare honneur pour un Canadien — son article de *la Revue des Deux-Mondes*, en 1937, sur quelques lettres de Renan; cinquante contributions au *Bulletin des Recherches Historiques*, de 1920 à 1940; quarante-quatre chapitres des *Carnets d'un curieux*, dans *La Patrie*, en 1933 et 1934; et nous n'avons pas recensé ceux du *Courrier historique et littéraire* du même journal, de novembre 1935 à octobre 1936. En tout, — et ce n'est qu'un à peu près, — 160 numéros de bibliographie.

* * *

Il ne se hâta pas de publier des travaux de longue haleine. Le premier en date (1908), est un pamphlet politique de 80 pages, sans nom d'auteur, et intitulé: *Dix ans de régime libéral*. Neuf ans plus tard, ayant à tout jamais délaissé la politique pour l'histoire, il donnait au public un livre de 196 pages, sur la *Famille d'Ailleboust*. En 1922, il rédigeait 62 pages pour l'annuaire de l'Université de Montréal (1921-1922): une *Bibliographie de la question universitaire*

Laval-Montréal, couvrant les années 1852-1901. En 1922 également, il éditait un *Journal du siège de Québec* (10 mai-18 septembre 1759), de 115 pages. En 1927, il livrait aux Anciens Elèves du Collège de Montréal, comme contribution à leur Bulletin, ses *Souvenirs d'un ancien séminariste*, sur *Monsieur Lecoq*, étude de 85 pages, abondante et émue. En 1929, *The Introduction of Printing into Canada: A Brief History* paraissait à la demande de la Compagnie de papier Rolland. « One of the most important contributions made in recent years to the cultural history of Canada » (W. S. Wallace). Nous pouvions espérer dès lors qu'il nous donnerait bientôt, en français, son ouvrage sur les *Incunables canadiens*, auquel nous savions qu'il travaillait. Nous fûmes déçus. Nous pouvions aussi compter qu'il entreprendrait une histoire de la Compagnie de Saint-Sulpice au Canada, travail que le Conseil de nos Messieurs lui avait suggéré même avant 1925. Il avait déjà recueilli grand nombre de notes sur le sujet, mais nous ne croyons pas qu'il ait jamais tenté de les mettre en oeuvre. Nous souhaitions de même que, à l'occasion du centenaire de la Rébellion de 1837, il mettrait la dernière main à son *Dictionnaire des Patriotes*. Ne savions-nous pas qu'il avait accumulé, sur ce sujet, des centaines de feuillets, dont bon nombre étaient définitivement rédigés? Mais l'oeuvre est restée en plan. En revanche, M. Eugène Achard parvenait à lui arracher, en 1934, pour sa collection du Zodiaque, un livre savoureux sur le *Duel au Canada*.

Ce fut encore sur les instances d'un autre ami, M. Gérard Malchelosse, qu'il consentit à livrer à la presse le résultat de ses longues recherches sur les *Chevaliers de Saint-Louis au Canada*: catalogue d'une précision extraordinaire précédé d'une introduction qui vaut tout un livre. Le soir même du jour où Aegidius Fauteux quittait Montréal pour Rochester, où il allait consulter les Mayo, la Société Historique de Montréal lui décernait sa médaille, destinée à récompenser le meilleur ouvrage historique de l'année, précisément ses *Chevaliers*.

La maladie, dont il souffrait depuis plusieurs années et qui lui enlevait une partie de ses moyens, ne l'empêcha pas cependant de remplir comme seul il le pouvait, la tâche d'éditeur des Cahiers annuels des *Dix*, — il y en a cinq jusqu'ici —, lesquels contiennent chacun un long article de lui, plein de substance et d'inédit.

Dans le premier, il traitait de la *Carrière pré-canadienne de M. de Tracy*; dans le deuxième, des *Aventures de Chevalier dit Beauchesne*; dans le troisième, de *Montcalm et « l'Ami des Hommes »*; dans le quatrième, de la *Dette de l'Amérique envers la Nouvelle-France*; dans le dernier, du *S... de C... enfin démasqué*.

Quand l'Université de Montréal lui décerna un doctorat ès-Lettres, en 1936, au cours de la fête que des amis organisèrent en son honneur et en l'honneur de M. E.-Z. Massicotte, Aegidius Fauteux répondit au nom des deux. Son discours se trouve dans une élégante plaquette éditée par les soins de M. Victor Morin et intitulée: *Trois docteurs*. (Le troisième était M. Jean-Baptiste Lagacé.) Enfin, au cours de la Croisière Cavellier de la Salle, en 1937, il prononça une savante conférence à l'Université Loyola de la Nouvelle-Orléans, sur Le Moyne d'Iberville. Cette étude parut avec d'autres, dans le volume souvenir édité par la Société Historique de Montréal.

Et c'est tout, ou plutôt je sais que j'en oublie...

Une telle activité intellectuelle, servie par un grand talent d'écrivain, ne passa pas inaperçue. Le lauréat des cours de littérature de 1900; le courriériste parlementaire et le polémiste redoutable des années 1905-1912 avait été apprécié par tous ceux qui lisent à Montréal. Dès son entrée à la Bibliothèque Saint-Sulpice, il se tourna vers l'histoire. Membre de la Société Historique en 1916, il en fut élu vice-président dès 1918 et président en 1928. La Société de Numismatique et d'Archéologie le compta également parmi ses membres. La Commission des Sites et Monuments historiques du Canada l'invita, en 1924, à siéger dans son sein. Il fut admis à la Société Royale du Canada, en 1918, et présida la section française, en 1927-1928. Cette même société lui décerna la médaille Tyrrell, pour l'his-

toire, en 1937. La France lui avait remis, en 1930, le ruban violet d'officier d'académie.

En 1936, l'Université de Montréal, je l'ai dit, lui conféra le grade honorifique de Docteur ès-Lettres. Elle ne voulait pas seulement reconnaître les mérites de l'écrivain et de l'historien, elle entendait récompenser celui qui avait agi comme son bibliothécaire, depuis l'incendie de 1919, depuis que les livres de l'Université avaient trouvé refuge à la bibliothèque Saint-Sulpice. D'autres liens l'avaient attaché à l'Université. N'avait-il pas consenti à figurer dans la liste des professeurs de la nouvelle Faculté de Philosophie en 1921? Ce n'avait été qu'une alerte, d'ailleurs... Plus tard, il donna des cours à l'école de Tourisme, affiliée à l'Université. Enfin, il fut, en 1937, le directeur-fondateur de l'école de Bibliothéconomie, également affiliée. C'est peut-être le lieu de rappeler qu'il fut l'un des principaux animateurs de la magnifique Semaine d'Histoire qui tint ses assises, en 1926, à la salle Saint-Sulpice.

Fauteux écrivait avec facilité, mais improvisait difficilement. Appelé à parler en public, s'il n'avait pas de texte sous les yeux, il hésitait, se reprenait, avançait lentement. D'autre part, s'il lisait son texte, il allait trop vite. Visiblement, la tâche lui était pénible. C'est pourquoi nous croyons que le professorat ne lui plaisait pas, non plus que les grands discours. Il était essentiellement homme de cabinet.

Tant qu'il ne jugeait pas être en possession de la documentation nécessaire pour traiter un sujet, il ne s'engageait en aucune rédaction. Pensait-il, au contraire, avoir quelque chose à dire, sa plume courait vite, la bride sur le cou. Sa phrase, bien française, abondante, harmonieuse, s'enrichissait de citations classiques, d'allusions littéraires, d'incidentes pittoresques ou souriantes. Peu de nos écrivains ont manié la langue avec autant de sûreté et de maîtrise.

olivier mauralt, p.s.s.